

Nathalie Brevet_Hughes Rochette
Pas à pas



Pas à pas

Nathalie Brevet_Hughes Rochette

“RÉCIT DE TERRITOIRE”

101e% Société du Logement de la Région de
Bruxelles-Capitale (SLRB), Le Foyer Jettois -
Résidence Florair 1, 2 ,3 & 4, Jette

*Merci à,
Catherine Grosjean, Doriane Leblois, Paola Michialino
ainsi que toutes les équipes de la SLRB et du Foyer
Jettois pour leur suivi et leur accompagnement.*

*Merci à,
Nabila, Valentine, Jasnà, Martine, Antonia, Denise,
Henrietta, Nathalie, Toto, Hassan, Assiya, Florence,
Karima, Sofiane, Pierre, Miguel et Louisa, ainsi qu'à
tous ceux que nous avons rencontrés ou croisés au cours
de ces 18 mois.*

Pas à pas

Récit de territoire

Performance du 25 mars 2017

Écriture et lecture du récit par
Nathalie Brevet_Hughes Rochette
www.nathaliehughes.com

Lecture des textes de Marcel Broodthaers et d'Italo
Calvino ainsi que “L’incroyable équipée d’un lycéen
amoureux” par Sihem Habchi, directrice de centres
d’hébergement d’urgence Aurore et présidente du
prix Simone de Beauvoir.

PRÉAMBULE

Ce récit n'est pas une enquête sociologique, il n'y a pas de représentativité, d'échantillon ou d'effectif rencontrés mais des vies et des histoires. Il y a aussi et surtout un lieu, un cadre bâti, une architecture, un quartier, ce qu'il était avant et ce qu'il est aujourd'hui. Il y a également des personnages connus ou moins connus, des événements du quotidien ou de l'extraordinaire qui ont contribué à façonner l'imaginaire de ce lieu. Ensuite, il y a Antonia, Denise, Henrietta, Nathalie, Toto, Hassan, Assiya, Florence, Karima, Sofiane, Nabila, Valentine, Martine, Jasnà, Pierre, Miguel et Louisa autant de prénoms appartenant à des personnes que nous avons rencontrées et qui sont devenues, ici, des personnages. Les propos tenus ne reflètent pas entièrement leur personnalité ou leur vie. Le texte entrecroise des traits de caractère et des événements qui appartiennent également à l'imaginaire. Nous avons souhaité conserver leurs prénoms pour modeler ce récit et poser des points d'ancrage s'appuyant sur l'espace, le temps et la sensibilité de chacun.

Entre juin 2015 et octobre 2016, nous avons réalisé plusieurs séjours à Florair, à la rencontre du quartier et de ceux qui y vivent. Les lieux évoqués par ces personnes, comme ceux que nous avons découverts, ainsi que toutes les expériences vécues durant cette période ont pour la plupart été intégrés à ce récit. Nous y verrons la Maison de Magritte, l'Atomium, Notre Dame de Lourdes, nous croiserons aussi l'histoire de cet enfant au cri strident et celle du baigneur. À certains moments, des scènes décrites d'après photos, prises à Florair ou dans ses environs, guideront cette histoire. Ce qu'on y voyait à ce moment-là est donc parfois différent de ce qu'on y voit aujourd'hui. Ces scènes sont des lieux,

des situations mais aussi des objets appartenant aux habitants ; des objets qu'ils ont fabriqués ou bien qu'ils conservent depuis longtemps. Ils jalonnent ce récit. Il y a aussi des descriptions de paysages à la fois proches et lointains dans lesquels les habitants se projettent, et dans lesquels nous nous projetons à notre tour.

Des écrivains, des poètes, des artistes, des architectes, des sociologues, des anthropologues, des cinéastes, des scientifiques sont aussi convoqués. Ils ont pour la plupart un lien avec Florair, Jette, Bruxelles ou la Belgique. Ils y sont nés, y ont vécu ou travaillé : Magritte bien sûr, mais aussi Broodthaers, Rops, ou encore Baudelaire qui séjourna pendant deux ans à Bruxelles. Guillaume de Greef ou André Waterkeyn feront une apparition. Il y aura également d'autres histoires comme celle de Philippe et de Marita, qui traversèrent la Belgique pour se rendre aux Pays-Bas et celle de Côme qui, enfant, décida de monter dans les arbres et de ne plus en descendre.

Nous allons donc cheminer dans un quartier et le raconter "pas à pas" comme une expérience du lieu. Nous allons traverser des halls, des entrées, parcourir des rues, croiser des alarmes bouteilles, des objets en cuivre, des parapluies, des tableaux de famille, voyager en Suisse, à Tanger ou encore faire étape au 19^e, 20^e et 21^e siècle. D'autres voix se feront aussi entendre. Au final, ce récit dressera un tableau, un tableau qui ne sera qu'une incursion dans une histoire beaucoup plus longue.

Posons le décor : nous nous situons sur la commune de Jette, au sud de l'hôpital Brugmann construit par Horta et au nord du parc de la Jeunesse. Nous sommes à deux pas de la maison dans laquelle a résidé Magritte et du "rond" à côté duquel Boule et Bill jouent à saute-mouton – d'ailleurs Boule va mieux, une fillette nous informe qu'il s'était fait "capoter" l'oreille l'hiver dernier, une nouvelle lui a été greffée. Quatre immeubles se dessinent dans le quartier, ils sont en rénovation. Certains sont dissimulés sous leur manteau d'échafaudage.



VUE DE MONTAGE DE L'UNE DES QUATRE TÔLES DE *PAS À PAS* #03, DÉCEMBRE 2016,
QUARTIER FLORAIR, JETTE / BRUXELLES (Ph. MARC DEFITTE, SLRB)



RETOUR EN ARRIÈRE

Le 19^e

Retour en arrière. Le 19^e siècle s'étend sur les terres de Jette. On y cultive. L'eau court dans les champs. C'est le petit Molenbeek. Sept moulins tournent avec le vent. Les zones maraîchères se développent. Au loin l'Arbre Ballon, signalétique d'antan, a disparu terrassé par la foudre. Le premier a vu ses racines rabotées lors de la construction de l'avenue qui porte son nom. Le dernier, replanté au début des années 1880, s'est perdu dans le beau vallon qu'il dominait, entièrement loti par les jardins. Jette se transforme. La place aux Miroirs et la place du Marché grouillent de vie. "C'est la ville que le jour plombe et que la nuit éclaire / La ville en plâtre, en stuc, en bois, en marbre, en fer, en or"¹. La ville ne cesse de grandir. Les *Villes Tentaculaires* succèdent aux *Campagnes Hallucinées*. Émile Verhaeren écrit ses recueils et dépeint les transformations à l'œuvre, certaines sont prometteuses : "Sur la ville, d'où les affres flamboient, / Règnent, sans qu'on les voie, / Mais évidentes les idées"².

Quelques années avant, en 1864, Baudelaire a fui ses dettes et séjourne à Bruxelles, à l'hôtel du Miroir. Il y restera un peu plus de deux ans. Il décide de faire de son pays d'accueil une caricature de la France bourgeoise. Ces écrits sur la Belgique seront édités à titre posthume dans *Mon cœur mis à nu* et *Fusées*. Là, il déshabille littéralement la Belgique. Il veut faire de ce livre une raillerie "de tout ce qu'on appelle progrès", de ce qu'il appelle "le paganisme

1. Émile Verhaeren, "Les idées", *Les Villes tentaculaires*, 1893, p. 157.

2. Émile Verhaeren, "Le départ", *Les Campagnes Hallucinées*, 1893, p. 70.

des imbéciles³”. Le poète y rencontre Félicien Rops qui illustra *Les Épaves*. Ce recueil rassemble les poésies condamnées ou celles n’ayant pas trouvé leur place dans *Les Fleurs du Mal*.

L’année clôturant le 19^e siècle, 1899, Bruxelles inaugure la Maison du Peuple dessinée par Horta. Guillaume De Greef – positiviste, promouvant les thèses de Proudhon et admirateur d’Élysée Reclus – se distingue comme défenseur intransigeant de la classe ouvrière. Il ne savait pas à ce moment-là que son nom allait venir marteler l’appellation d’une avenue, celle qui longe les Florairs. La Première Guerre mondiale passe. Magritte rencontre Dada. Installé au numéro 135 de la rue Essegheem à Jette, il travaille comme dessinateur et effectue comme il dit “ses travaux imbéciles”. Dans les années Trente, Magritte crée une firme de publicité baptisée “Studio Dongo”. L’atelier se trouve au fond du jardin. Il n’y peint pas ses toiles mais y réalise des affiches de films ou des publicités : un travail alimentaire alimentant les besoins d’une société naissante que notre ami Cab résume à l’équation suivante : consommation = consolation.

La Seconde Guerre arrive. Magritte quitte alors la Belgique pour la France. Il revient à Bruxelles en 1945. Là, quelques mois plus tard, il peint en six semaines une quarantaine de tableaux et de gouaches aux tons criards. La période Vache de Magritte déroute et scandalise marchands et publics. Acte surréaliste. En 1954, le Palais des Beaux-Arts de Bruxelles lui accorde enfin une rétrospective. Ces œuvres prendront la route de Chicago, Berkeley et Pasadena à la rencontre de “l’harmonie et

3. Charles Baudelaire, *Fusées, Mon cœur mis à nu, La Belgique déshabillée*, Folio, 2002, p. 518.

du bon goût”. *Gare au défi !*, Marcel Broodthaers, critique d’art et artiste, en témoigne, voici le Pop Art :

Pop est l’abréviation de populaire. Nous sommes loin, cependant d’un art qui puiserait ses forces aux sources populaires. Le Pop, c’est aussi bien la bouteille de limonade que la boîte de conserve peinte avec une précision photographique. Le Pop relève du pamphlet ou de la provocation ou de la poésie. Il lance la malédiction et sur sa tête appelle l’injure et le mépris. Dans un numéro récent de l’Express, Pierre Schneider remarque à propos du Pop, ceci : “L’auteur de ces tableaux qui vous font ricaner ou qui vous donnent la nausée, cet homme qui n’a plus d’autre moyen pour exprimer sa singularité que le choix entre les biens de consommation qu’on lui propose – c’est vous”.

[...] René Magritte, un belge qui sans bouger de notre territoire exigu, a certainement influencé et déterminé tout ce courant de l’art qui fleurit à New York. Magritte nie le caractère esthétique de la peinture. (Ce qui n’empêche qu’en dépit de lui-même, il a réussi quelques beaux tableaux). “Ce n’est pas une pipe.” Un tableau aussi énigmatique que le sourire de la Joconde porte ce titre. Il est célèbre à New York. Tous les tableaux de Magritte sont célèbres à New York. Magritte est célèbre. Fidèle à ses partis pris initiaux, il continue à élaborer un langage poétique destiné à saper celui dont nous vivons. Faut-il une explication ? Y en a-t-il

une autre que le contexte des mondes voués à l'actualité publicitaire, à la surproduction et aux horoscopes⁴ ?

La construction : mathématique, technique et rythmique

Petit retour en arrière. 1958. L'exposition universelle arrive. Au loin s'élève l'Atomium.

À Florair, un quartier sort de terre : *en hauteur parmi la verdure et l'air bleu⁵*. L'architecte, Van der Looven, suit les nouveaux procédés. Au bleu du haut répond le bleu du bas : une pièce d'eau apparaît dans les plans d'origine entre les immeubles Ouest et Est.

À première vue les bâtiments se ressemblent : rationalisation de l'époque, "l'espace entre mur est toujours un espace multiple de 0,60 m⁶". Les immeubles notés a, b, c, et d sont de 11 étages sur rez-de-chaussée et s'étendent sur une longueur approximative de 55 mètres : 30 appartements à raison de 4 appartements par paliers disposés en plan renversés. Au total 3,5 ha pour 360 logements, soit environ 100 logements par hectares. La qualité est décrite comme exemplaire : *chacun des appartements dispose d'une entrée avec vestiaire, un living assez vaste, un dégagement intérieur doté d'armoires de rangement encastrées, une cuisine et une salle de bains organisées, un water, une chambre à coucher*

4. Marcel Broodthaers, "Gare au défi", *À la galerie Aujourd'hui*, 4 novembre 1963.

5. *La Maison*, Revue mensuelle d'Architecture de décoration et d'art ménager, éditions art et technique, n°8, 1957, p. 247.

6. *La Maison*, Revue mensuelle d'Architecture de décoration et d'art ménager, éditions art et technique, n°6, 1960, p. 260.

ou plusieurs chambres selon le type de logement. Un living-room communique avec la cuisine, du côté “coin des repas”, ce qui simplifie le service. Il possède “un coin feu” très sympathique. Dans les appartements les plus importants, la troisième chambre peut être utilisée comme salle de jeux pour les enfants ou comme petit bureau. Divers détails soulignent la valeur de l’achèvement : dégagement et chambre pavée de Floorflex, living-room parqueté de chêne, lambris en belle faïence pour les parois et granito pour les sols des cuisines et locaux hygiène. Ajoutons que les cheminées sont du système Shunt⁷.

Derrière cette rythmique mathématique et ce premier descriptif, chaque bâtiment est différent. Halls, lieux collectifs, huisseries, entrées latérales identifient chacun d’eux. *La composition de chaque rez-de-chaussée est originale. Il combine un hall central très spacieux et deux appartements. On trouve une salle de club, bien ventilée et convenablement éclairé, les ascenseurs, deux cabines téléphoniques publiques, les boîtes aux lettres, une consigne pour les livraisons des fournisseurs, un bureau administratif et la loge des concierges⁸.*

La construction du quartier s’étale sur huit ans. En 1964, l’ensemble est sorti de terre. Mouvement inverse pour la Maison du peuple d’Horta (1896-1899) tombée la même année. Horta est surnommé “le pervertisseur du goût public” et désigné comme l’auteur d’une architecture “absurde” et “inutilisable” par certains critiques et politiques de l’époque⁹.

7. *Ibid.*, p. 260.

8. *Ibid.*, p. 259.

9. Pierre Puttemans, *Bruxelles est-elle une ville à vendre ? Le patrimoine au pilori*, Le Grand Miroir, 2003, p. 16.

Une suite de démolitions s'ensuit. Une partie du patrimoine bruxellois disparaît et transfigure les traits de la ville. Cette période laisse derrière elle un terme péjoratif mais désormais commun en architecture : "la bruxellisation". L'auteur et dessinateur Philippe Geluck raconte même que certains étudiants en architecture, sous l'incitation de leurs professeurs, s'y rendraient pour voir ce qu'il ne faudrait pas faire.

Retour sur la Maison du Peuple : à sa place fut érigée une tour de 26 étages, la Tour des Sablons. Les éléments essentiels, blocs de pierres et structures métalliques, ont été conservés, numérotés et entreposés à Tervuren d'abord, puis à Jette ensuite. Le tout aurait été conservé pour servir à la construction d'un pavillon Horta prévu dans le futur Parc Baudoin. Le parc sortit de terre mais le pavillon ne vit jamais le jour.

L'installation

a, b, c et d sont devenus 1, 3, 2 et 4. Les premiers habitants sont arrivés. Les familles s'installent, les enfants grandissent, les couples se font et se défont. Certains partent, d'autres arrivent. On y naît, on y vieillit, on y meurt aussi. Six décennies passent, Florair "*a la santé de son âge*", 1 et 2 ont 58 ans, 3, 56 ans et 4, 51 ans. Le petit Molenbeek a disparu 10 pieds sous terre. La pièce d'eau dessinée sur le plan initial du quartier, entre 1 et 4 et avoisinant le parc de la Jeunesse, reste un mystère¹⁰. La salle de sport construite sur son emplacement même s'est envolée en fumée. Les travaux de rénovation

10. *La Maison*, Revue mensuelle d'Architecture de décoration et d'art ménager, éditions art et technique, 1960, p. 258.

du quartier ont commencé. Une nouvelle salle, plus massive, plus imposante que l'ancienne a ouvert ses portes. C'est la plus grande en superficie de l'agglomération : on pourrait l'appeler le Palais des sports.

À proximité, juste avant Florair 1, se dresse un ensemble d'éléments : 4 au total. Tous épousent la topographie du site et sont rythmés par des découpes géométriques : cercles, rectangle, carré ou triangle offrent différents points de vue sur le quartier. Chacune de ces formes renvoie à une couleur arborant l'extrémité de l'un des Florairs à la nuit tombée. Ces 4 éléments sont en réalité une réduction des immeubles revisités à échelle humaine. "L'espace entre" chacun d'eux correspond de façon homothétique à celui permettant de circuler dans le quartier. C'est une invitation à venir cheminer et à explorer ses fenêtres ouvertes sur le paysage.



*PAS À PAS #03, JOUR DE L'INAUGURATION LE 23 FÉVRIER 2017,
QUARTIER FLORAIR, JETTE / BRUXELLES (Ph. NB_HR)*

FLORAIR 1

L'espace sous pilotis : H et N

Nous sommes devant le bâtiment. Oui, cela pourrait commencer ici entre 4 et 2, au numéro 22 de l'avenue Guillaume de Greef. Devant, une poubelle à verre, ici des marches et là, la pelouse. La différence avec celle de la Jeunesse, c'est qu'on ne peut pas s'y installer.

À gauche, l'entrée sous pilotis de Florair 1 est perpendiculaire à l'avenue Guillaume de Greef. Les poubelles sont entreposées sur le trottoir, face aux caninettes. C'est une rue qui donne sur le parking et le complexe sportif : voitures, taxis et piétons passent par là. Le dessin au plafond est rythmé par des lignes en béton et huit pylônes, légèrement rétrécis à leur base, soutiennent le bâtiment. Chacun des pieds est creusé de haut en bas par un motif triangulaire qui reprend le détail de leur forme. Sur l'un d'eux, deux lettres sont taguées : H et N (N à l'envers). Initiales de nos deux premières rencontres Henrietta et Nathalie. La première, "*la plus ancienne des nouvelles*", a signé son bail le jour de la mort de Lady Diana.

Entrons, elles nous font visiter ce qu'elles appellent "*leur Palais*", en face de celui du roi Baudoin.

Bricolage et autres histoires surréalistes

À l'intérieur de cette résidence, de curieux cadenas sont apparus aux fenêtres. Ils sont composés d'un balai auquel est attaché un ensemble de bouteilles vides. L'entrechoquement des verres avertit le locataire de toute tentative d'intrusion. Un bricolage à

base de résidus et de débris d'événements relevant "d'une démarche pratique rétrospective", comme dirait Claude Lévi-Strauss. Cette manière de faire se base sur un inventaire réunissant un ensemble hétéroclite d'outils et de matériaux – déjà constitué et utilisé – pour réorganiser, reconstruire et résoudre un problème. Celui du cambriolage est résolu. La "pensée ingénieuse" a rencontré la "pensée bricoleuse". Le tout est désormais sous contrôle et sous surveillance. Ailleurs, d'autres détails surprennent : les nouvelles baies vitrées donnant sur le vide sont sans garde-corps. Ce sont des portes-fenêtres auxquelles les ouvriers se sont contentés d'enlever la poignée. Plus loin, on nous parle d'une vieille dame qui joue aux cartes en buvant de la bière ; ici, d'un parapluie jeté dans le vide-ordure qui s'est ouvert dans la descente. On nous parle aussi des terrains de foot qui s'improvisaient, jadis, dans les couloirs des appartements. Certaines parties, pour le moins clandestines, se déroulent aujourd'hui sur les toits. Les joueurs y accèdent en escaladant les échafaudages parant chaque immeuble.

ENTRE FLORAIR 1 ET LE NOUVEAU COMPLEXE SPORTIF

Nous arrivons au parking. Brève lue sur la vitrine de *Phila-Jette* rue de l'héroïsme :

La police de Bruxelles-Ixelles rapporte sur son compte twitter avoir détecté une nouvelle technique de vol dans les véhicules. Des voleurs utilisent une télécommande qui envoie un signal quand vous essayez de fermer votre véhicule avec des clés de voiture par télécommande. Ce signal empêche le verrouillage des portières de véhicule précise-t-elle. La police conseille donc

une nouvelle fois de ne pas laisser d'objets de valeur dans le véhicule, mais aussi le cas échéant de vérifier que les portières sont bien fermées après utilisation d'une télécommande.

Entre le Florair 1 et le nouveau complexe sportif, une histoire rejaillit souvent sous la forme d'un ruisseau qui parcourt le site. C'est le petit Molenbeek. Ses origines dévoilent une certaine complexité pour asseoir ou non le lien entre le ruisseau et le quartier du même nom.

Les langues ont leur histoire, Bruxelles les multiplie. Dans l'un de ses poèmes, Geert Van Istendael évoque ces rencontres à sa manière et compare Bruxelles à un grand lit sale où toutes les langues fornicquent avec toutes les langues :

*Spreek, Brussel, spreek,
in stemmen van meesters,
hard en scherp als punten van pennen.
Zuig je vol, zuip de duizenden tekens.
Gheestelycke dronckenheyt maeckt menighe
vremde maniere,
maect ongeduericheit soe dat ghi moet lopen,
springen, tripudieren.
Spreek, Brussel, ville oubliée, chant passionné,
van de place de Brouckère tot de place Sainte-Justine
tot het nutteloos station van Calevoet
ben jij de olievlek uit de tank van de taal¹¹.*

L'histoire des langues continue : le comédien et metteur en scène Rachid Hirchi imagine que, un jour, “les jeunes beurs” parleront flamand et “les français”, le néerlandais ou l'arabe.

11. Geert Van Istendael, “Taalmachine 5”, *Taalmachine*, Atlas, Amsterdam / Antwerpen, 2001.

Mais reprenons une parole : “à l’image de Saint-Thomas, il n’y a rien à raconter. Il n’y a que des faits”. Les racines sont avant tout étymologiques. Molenbeek viendrait de Molen “Moulin” et de Beek “ruisseau”. Il aurait disparu après la guerre. D’autres reprirent cette histoire, continuèrent à mettre de l’eau au moulin, en y rajoutant 7 collines, comme à Rome, Athènes ou Paris. Bruxelles, 7 collines ? “*Mon œil avec ?*” En tout cas, le Petit Molenbeek qui serpentait Jette d’est en ouest en direction de Laeken passait bien par la rue Duysburgh, une longue avenue droite menant sur un square. Photo. Le Prince Léopold est, là, renversé.

D’autres on fait venir la mer à Jette, non loin de là, à côté de la voie ferrée, c’était en 1983. Une carte postale en témoigne “un rêve dessous les pavés, avec une brise du large, cri de mouettes, odeur de crevettes et légendes de vieux matelots”.

Jette est devenue Jette-sur-Mer. La mer s’est finalement retirée pour revenir quelques années après en 2006. “L’absurde pousse l’absurde”, 10 000 personnes en 3 mois. Depuis, personne ne l’a revue. Elle pourrait pourtant refaire surface : d’après différentes études scientifiques l’augmentation du niveau des eaux pourrait bien faire de Jette un bord de mer permanent.

“La rue couverte” de Florair 1 : l’épopée d’un lycéen amoureux

Souvent ce passage sert de raccourci pour se rendre d’un point à un autre du quartier. C’est un long couloir. Au plafond, de la tuyauterie jaune, au sol, un carrelage noir jointé dessine une trame régulière. Ci et là, des plaques en métal signalent l’accès aux canalisations. Par terre une longue bande de moquette, à motif floral et de couleur bordeaux ornée de liseré, jonche le dallage comme un tapis. On y marche comme dans une rue couverte. Les histoires du quartier circulent : on y raconte comment les caves deviennent un lieu de rencontre entre les amants du 6^e et du 7^e, les derniers esclandres de l’habitante du Florair 3, les ragots du 10^e. Bref : “*on ne s’aime pas tous*”, “*il y a les nouveaux et les anciens*”. Voici une histoire qui, au moment des faits, aurait pu circuler dans cette rue couverte.

Retour en arrière : vendredi 29 janvier 1982, un journal local titre “L’incroyable équipée d’un lycéen amoureux. Il détourne un car de ramassage scolaire et prend des otages de son âge pour rejoindre une jeune néerlandaise Marita”. Une prise d’otages, peu commune, qui pour être résolue a nécessité la collaboration de la police belge et de la police française qui ont suivi une piste partant de l’Aisne et passant par Liège. Le profil et le parcours du lycéen sont soigneusement établis, son départ pour les Pays-Bas est planifié et organisé, il s’équipe d’une arme de combat et passe à l’action. L’histoire commence un 14 juillet. Voici le rappel des faits :

Pour rejoindre Marita, la jeune fille qu’il aime, Philippe, 16 ans, a détourné lundi

un car de ramassage scolaire, pris six enfants et le conducteur en otages, et parcouru avec eux quelque 360 kilomètres en neuf heures à travers la France, la Belgique et les Pays Bas avant d'être arrêté alors qu'il touchait son but.

Philippe est un garçon tranquille. Apprenti tourneur au lycée d'enseignement professionnel de Soissons (Aisne), ce jeune homme brun a mené jusqu'à l'été dernier une vie sans histoire qu'il partage entre ses études et le sport – il est ceinture marron de judo.

Puis arrivent les vacances, et Marita : c'est une blonde étudiante hollandaise, de son âge en vacances dans la région de Soissons et qui parle un peu le français. Ils dansent longuement ensemble lors d'un bal du 14 juillet et tombent amoureux l'un de l'autre. Rentrée au Pays Bas – elle est pensionnaire à Veldhoven, près d'Eindhoven – elle écrit au jeune homme qui lui répond. Les échanges de lettres se poursuivent jusqu'à ce que Marita propose à Philippe de la rejoindre à Veldhoven pour les prochaines vacances d'été. Tout irait pour le mieux si Philippe avait la patience d'attendre l'été pour rejoindre Marita.

Mais loin d'elle, il s'assombrit, jour après jour. Il abandonne peu à peu ses activités : le judo, qu'il ne pratique plus, et ses cours qu'il "sèche" fréquemment. Il devient taciturne, rêveur, ses camarades se moquent de lui et dès Noël, il annonce à ses parents furieux qu'il veut abandonner ses études. En fait, il a décidé de rejoindre Marita, le plus vite possible et par tous les moyens [...].

Ce lundi matin, il passe à l'action il prend comme chaque jour, à 7h45, le car de ramassage scolaire qui transporte [...] les élèves du lycée d'enseignement professionnel. [...] Il sort l'arme de son sac, la braque sur le chauffeur et lui ordonne de prendre la route des Ardennes. Au fil des premiers kilomètres, il fait arrêter le véhicule à plusieurs reprises pour en faire descendre la plupart des quelque 30 jeunes passagers [...]. On ne retrouve la trace du car détourné qu'à 11h30 au poste frontière franco-belge [...]. Sa trace est à nouveau perdue. À Paris, le ministre de la Justice, M. Robert Badinter, lance un appel sur les ondes d'une radio périphérique invitant Philippe à relâcher ses otages et à mettre fin à son équipée.

Lui, cependant progresse toujours vers Veldhoven et vers Marita. [...] Le filet des policiers est évidemment tendu dans la région de Veldhoven-Eindhoven, destination connue du jeune homme. [...] Ce n'est pas dans le car que Philippe va être arrêté. En effet, arrivé à Veldhoven, il ordonne au chauffeur de parquer le véhicule près d'une institution scolaire – sans doute le pensionnat où se trouve Marita – puis descend et disparaît à pied [...]. Le conducteur n'a plus qu'à se rendre avec son véhicule et les cinq otages libérés au plus proche commissariat. À 18h, Philippe est interrogé au commissariat de Veldhoven. Il peut être inculpé tant en France, qu'en Belgique, et aux Pays-Bas d'enlèvement de mineurs, et encourt théoriquement une peine de 5 à 10 ans de réclusion criminelle, selon le Code pénal français.

Mais il existe aussi une convention franco-néerlandaise sur les enfants en fugue qui n'implique aucune poursuite pénale¹².

Il y a aussi des histoires plus tragiques. Pour les gardiennes du lieu, “*ici c'est aussi faire du théâtre avec ce que l'on vit*”, il y a les histoires qui font sourire mais aussi les histoires qui se nourrissent de violence et de solitude. En ville, les graffiti s'accumulent. Parmi eux, sur un mur proche de la gare du Midi on peut lire : “Femme réveille-toi !” Plus loin, “combien”, “feu”, et “boom”. Les mots s'enchaînent comme des phrases. Là, le journal des mauvaises nouvelles s'accumule. Les faits divers ne sont plus ceux de Philippe et Marita.

12. *Centre Presse, le grand quotidien de l'Information*, “L'incroyable équipée d'un lycéen amoureux”, vendredi 29 janvier 1982.

FLORAIR 2

L'ascenseur

Dans l'ascenseur, tout en haut un vieux numéro de téléphone "Freephone 0800 170 70", sa référence 4126 et une date 1959, année de sa fabrication.

Dessous la marque du fabricant "LIFT SCHINDLER". Deux mots gravés à la main : "LA" devant *lift* et "DE" après. Ce qui nous fait : "La lift de Schindler". Des chiffres : 320 kg – 4 personnes, pris dans une suite de 0. Un 6 devance le tout. Au total 6 000 040.

L'ascenseur est de taille modeste, les boiseries sont d'origine. Il n'y a pas de porte pour le fermer, devant nous défilent les paliers. 11^e étage, nous sommes arrivés.

Le toit : Beverly Hills

Au dernier étage, le palier est vide à l'exception d'une échelle appuyée sur une trappe au plafond. Des outils reposent sur le sol. On appelle. Personne ne répond. Il est un peu plus de midi. On monte et nous découvrons l'ultime étage de l'immeuble : une terrasse ouverte sur la ville, un toit plat de 55 mètres de long et de 12 mètres de large. Des tuyauteries serpentent par terre, une vieille palette semble avoir été oubliée, des conduits galvanisés – certainement liés à la chaufferie – sont ancrés ci et là mais on peut y circuler librement. La vue offre un panorama ouvert sur la ville. Au loin un palais, en face, Florair 4 sous son manteau d'échafaudage ; à gauche l'Atomium, à droite des églises.

On redescend par l'échelle sur le palier du 11^e étage. Les marches sont abruptes. En se retournant, nous sommes face à la fenêtre dans l'escalier ; l'échafaudage de Florair 4 reste visible. Au loin, s'ouvre une vue sur les nouveaux lotissements du quartier du Laerbeek, Beverly Hills serpente et accueille une famille hétéroclite : James Dean, Gérard Philippe, Luis Buñuel, Chaplin, Bourvil, Marilyn, Audrey Hepburn, Jean Gabin, Yves Montand, Laurence Olivier, Éric Von Stroheim, Tom et Jerry, François Truffaut, Alfred Hitchcock et Charles Vanel y sont logés. Ils sont rassemblés dans un seul et même quartier suivant les volontés du conseiller communal André Monteyne.

Manque à l'appel le cinéma italien. Seul Luigi Visconti y figure. On aurait pu aussi y trouver Ettore Scola. Antonia, qui préfère ce cinéaste à Nanni Moretti, nous en avait longuement parlé au cours de notre visite. Elle avait évoqué *Affreux, sales et méchants*. À travers ce film, qui se déroule entièrement dans un bidonville de Rome, Ettore Scola voulait montrer la vie des personnes habitant ce terrain vague. Ce qui intéressait le cinéaste plus que tout c'était "les gens, les visages"¹³. Ettore Scola ne savait pas très bien définir le statut de ce film, ni un film de fiction, ni un film documentaire. Le cinéaste disait qu'il était incapable d'être en permanence détaché et objectif comme doit l'être un documentariste. *Affreux, sales et méchants* est une formule composite dans laquelle entrent du document, des faits divers, de la fiction non pas confiés à des acteurs professionnels mais à des

13. Lise Grenier, Aurélie Akerman, Catherine Boulègue (Coord.), *Cités-Cinés*, "Rome, ville de passage et de saccage, entretien avec Ettore Scola, édition Ramsay et la Grande Halle, La Villette, 1987, p. 52- 59.

gens qui vivent la ville. Le lendemain de notre rencontre avec Antonia, la presse parle d'Ettore Scola. Le 19 janvier 2016, nous apprenions la mort du cinéaste.

La lampe à huile : Florence et Denise

Sur le palier d'à côté, Florence et Denise nous accueillent. Plusieurs tableaux décorent le salon. Les fleurs entreposées soigneusement dans des vases s'accumulent au mur. Florence les aime "*parce qu'elles ne fanent jamais*". Elle sort du buffet un objet en cuivre : elle pose une lampe sur la table. Sa couleur, d'un beau brun, montre qu'elle est soignée et lustrée régulièrement. Un crochet permet de suspendre l'objet. Un couvercle sert à la recouvrir certainement pour l'éteindre. Cette lampe a été trouvée sur le chantier de l'Atomium. Il y avait, d'antan, une ferme. En temps de troubles, les gens enterraient les objets en cuivre pour éviter de se les faire dérober. En creusant, celui-ci est revenu à la lumière.

L'Atomium

L'Atomium, 19 mois de construction. Achievé le jeudi 11 avril à 2 heures du matin. "Si le milieu des architectes n'apprécie guère l'Atomium, le grand public déborde d'enthousiasme pour ce colosse étincelant". Les journaux s'accumulent. La une du *Soir* du vendredi 18 avril 1958 titre "Le roi inaugure l'Exposition 1958". Dessous "Au rendez-vous du Heysel, les nations dressent le bilan de leurs efforts pour construire un monde plus humain" suivi de : "La technique exige, pour être un élément

de progrès, un développement parallèle de nos conceptions morales”. *Le Peuple* du 17 avril 1958, quant à lui, met à la une “Bruxelles 1958” “Ou le triomphe de l’homme robot. Une grande manifestation d’optimisme et de confiance pour l’avenir”. L’Atomium salue la création de la communauté européenne du charbon, de l’acier et du fer (1951). L’Europe s’annonce.

Description de l’Atomium par son inventeur

Pour son inventeur André Waterkeyn, c’est au milieu des années cinquante que l’aventure commença, à nouveau une histoire de chiffre et de proportion : *C’est en janvier 1955 que le projet de l’Atomium que j’avais présenté aux industries belges du métal entra dans sa phase d’étude en vue de sa réalisation pour l’Exposition de 1958. L’Atomium symbolise le concept d’atome en représentant une molécule cristalline de métal, en l’occurrence celle du système cubique centré. [...] Partant de l’idée de base du cristal de métal à l’échelle atomique comme symbole, valable aussi bien pour l’industrie du métal, promoteur du projet, que pour l’Exposition, j’imaginai d’augmenter dans des proportions considérables (165 milliards de fois) les distances qui séparent les centres des atomes dans le réseau cristallin, de manière à en faire une construction dont les sphères figuratives des atomes aient des dimensions suffisantes pour y loger des expositions consacrées à cette branche de technique*¹⁴. Pour que le public puisse circuler sans se fatiguer, des escalators ont été placés dans les tubes inclinés. Cet impératif conditionna le diamètre des tubes réunissant les

14. Description et réalisation de l’Atomium par son créateur A. Waterkeyn. Texte disponible à l’Atomium.

sphères. Les 18 mètres de diamètre ne résultaient pas de la proportion indiquée plus haut mais d'un ensemble pratiquement réalisable. Du concept à l'idée, l'Atomium connu quelques modifications ; l'Europe aussi.

Un poète sur le chantier : Marcel Broodthaers

Le chantier de l'Exposition universelle de 1958 attire Marcel Broodthaers. Son âme d'écrivain ne le quitte pas mais il sait que la poésie ne le fera pas vivre. Il est alors journaliste. "Gare au Défi !" plus haut c'est lui. Il écrit plus tôt un article qui paraîtra dans la rubrique "Les confessions du siècle" du *Patriote Illustré* : "Le hasard a voulu que je me retrouve dans la peau d'un journaliste. Mon côté poète proteste. Je suis au pied du mur. Je dois me mettre d'accord avec moi-même." Ce ne sont pas les affiches publicitaires de l'atelier Dongo de Magritte, mais une vision poétique du reportage associant texte et photo. Il veut saisir la vie des ouvriers qui fabriquent cette période de changement et en faire partie. Sur le chantier, à sa grande surprise, une pelle suffit pour l'embauche. Il devient manœuvre et raconte son expérience.

*Je me présente au chantier et je donne au
contremaître le carton vert où se détachent
les mots : "Engagement d'ouvrier".*

– Venez par ici, vous ferez de la peinture.

*Je le suis dans une cabane où s'entassent des
pots.*

*– Vous mettrez de la couleur sur ces planches
là-bas. Avant de manger, vous vous laverez
les mains. Je ne sais pas ce que c'est, mais ça*

ne sent pas bon ; ajoute-t-il en mettant le nez dessus. Sentez.

À mon tour, je baisse le nez dans le pot de couleur. Effectivement.

Cette couleur est blanche. Mon bleu devient blanc. Moucheté de blanc, je peins. Le second chef de chantier s'approche de moi.

– Tiens, valet ! et il me tend non pas la main mais un bout de bois à peindre d'urgence.

Arrive un autre personnage qui me tend un bout de bois, avec évidence. Je m'empare de sa planche et la couvre de couleur. Mes mains dégoulinent. Je plonge dans la couleur blanche, je nage. Comme je lui remets la planche peinte, il refuse. C'est un charpentier, son travail est plus noble que le mien : il ne veut pas se tacher les doigts. Il ramasse deux petits blocs de bois ; il s'en sert pour saisir mon œuvre sans la toucher. Irrésistiblement, son geste me fait penser à Charlie Chaplin et à ce confort étrange que les hommes découvrent dans les conditions les plus difficiles.

J'étends la couleur sur les planches, sur un nombre incalculable de planches. Mondrian. Le lyrisme ou l'abstraction qui ne naissent qu'après l'expérience de la matière.

[...] Midi s'annonce par un appel de sirène suivi d'un coup de sifflet par le contremaître. Trois cabanes se dressent à l'entrée du chantier, l'une pour les pots de couleurs, les deux autres pour nous. Une pluie fine tombe sans arrêt, nous mangerons à l'intérieur. Automatismes des gestes : les mains attrapent les sacs et en retirent des paquets avec un ensemble remarquable. Nous nous mettons à broyer les matières nutritives. Nos bouches

sont des bétonneuses. [...] La lumière est faible dans la cabane que l'on pourrait appeler Buckingham Palace comme celle des "Temps Modernes".

[...]

Les jours passèrent. Enchaînés, ils mesuraient la longueur d'une seule journée de fatigue. La fatigue me submergea, une fatigue immense comme la marée des sommeils. Je travaille souvent à la brouette. Transport de briques. Dormir. Je voudrais m'endormir à bord de l'un des chalands de la nuit et ne m'éveiller que dans ce coin visible, haut et vert, là où le ciel se déchire sur d'autres espaces. Or, il arrivera que cette brouette que je poussais devant moi devînt légère, légère comme si elle n'avait contenu qu'une flaque d'eau.

— Alors, le métier ça rentre ? me lance le contremaître.

[...]

Pour un monde plus humain est le thème de l'Expo 58.

[...]

Un rythme monte parfois du chantier, un rythme scandé par les coups de marteaux et les chocs sourds des bennes, le rythme d'une composition musicale. Bela Bartok. Et cette musique fait danser. Mais de l'extérieur on ne peut pas deviner que soudainement les musiciens se mettent à danser sur le mode de leur existence un ballet soutenu par la force et le lyrisme, leur uniforme les cachent au regard des curieux. [...]

Je fus témoin de l'inauguration officielle lorsque le gros œuvre fut couronné d'un "bouquet". Les employés de la télévision arrivèrent d'abord (j'eus le privilège de me voir sur l'écran, gros plan de mon dos devant la grue) et puis un imposant cortège qui suivit le tracé d'un chemin de gravier noir fait exprès pour lui.

[...]

Allo, ici Expo 58. Il y aura ici des pavillons qui représenteront la gamme internationale des sentiments.

"Une nouvelle humanité est en train de se créer, plus sensible, plus volontaire, plus libre, plus amoureuse ; cette humanité neuve c'est la spirale plus céleste que l'oiseau".

1^{er} juin 1915

(De Guillaume Apollinaire d' "Ombres de mon Amour")

Marcel Broodthaers¹⁵.

Les derniers mots d'Apollinaire cités par Marcel Broodthaers nous laissent méditer.

De l'Atomium au soleil : Diogène et le Baron Perché

L'Atomium et les quatre Florairs, élevés ensemble, continuent soixante ans après de voisiner. Il est là, présent partout. "Mon Atomium", "J'ai l'Atomium", "Celui que je vois depuis mon lit", "Celui que je vois depuis mon canapé", "Celui qui scintille sur mon mur". À entendre les habitants, chacun a son

15. Marcel Broodthaers, "Les confessions du siècle", *Patriote Illustré*, n°10, 9 mars 1958.

Atomium, comme Diogène avait son soleil.

Petit détour au temps de la Grèce antique. Le conquérant, Alexandre le Grand, de passage à Corinthe, voulait se rendre compte par lui-même du personnage conté par monts et par vaux qu'était Diogène. En arrivant, il trouve ce dernier confortablement adossé à son tonneau. Alexandre le Grand s'avance et s'interpose, pendant quelques secondes, entre l'homme et le soleil. Il demande au philosophe ce qu'il pouvait faire pour lui. La réplique ne se fait pas attendre. Diogène, qui méprise les conventions sociales, s'adressa à Alexandre le Grand : "Ôte-toi de mon soleil !"

Cette légende resurgit de temps à autre dans les récits. Ce sont aussi les exploits du Baron Perché, qui poussa Napoléon à venir jusqu'à Côme, cet enfant qui un jour décida de monter dans son arbre et de ne plus en redescendre. Il devint alors le Baron Perché, celui pour qui les arbres étaient devenus son territoire.

Côme, perché sur son arbre, écoutait comme les autres habitants le discours de Napoléon. Sans le savoir, il s'interposait entre le soleil et l'Empereur. En se décalant légèrement, les rayons du soleil éblouirent Napoléon. Voyant la nervosité de l'Empereur, Côme lui demanda ce qu'il pouvait faire pour lui. Ce dernier le pria de se décaler légèrement pour le protéger du soleil. Napoléon fut surpris lui-même par ses paroles. Voyant son trouble, "Côme vint à son aide : ce n'était pas vous Majesté, c'était Alexandre le Grand¹⁶". Le Baron Perché venait de renverser l'histoire.

16. Italo Calvino, *Le Baron Perché*, Folio, 2002, p. 375-378.

DE BANC EN BANC

“*On va de bancs en bancs parce que j’aime bien les bancs*”, “*Je fais tous les bancs*”. Les bancs d’Antonia nous rappellent l’histoire d’un banc ou plutôt de deux bancs qui, tour à tour, sont devenus quotidiens. L’un est en Bretagne, dans le Golfe du Morbihan, face aux îles de Godec, Ilur et Stibiden ; l’autre est à Venise proche des Giardini et en face du canal de San Marco. 1 500 kilomètres les séparent et pourtant l’histoire tendrait à les rapprocher.

Les premiers habitants du Golfe du Morbihan auraient été les Vénètes, peuple d’Armorique, chassés de leur territoire par Jules César. Les uns entendent dans le nom de ce peuple les origines du nom de Vannes, située à l’embouchure du Golfe ; les autres, le nom de la “Vénétie”, région de Venise.

Les mystères de la langue demeurent. Bref, deux bancs qui au final sont peut-être sur un même territoire.

LA POUBELLE ET LE BAIGNEUR

Près du banc une poubelle. Une poubelle qui nous rappelle deux scènes vécues de manière successive dans le métro à Bruxelles. Une rencontre qui s’est avérée surréaliste. C’était le 18 juin de cette année. Nous avons rendez-vous à la Société du Logement de la Région de Bruxelles-Capitale (SLRB). Nous sommes en retard mais tout de même dans le métro à 8h30. Tout d’un coup, un cri strident déchire la rame et interpelle l’ensemble du wagon. Près de la porte, une femme se tient debout. Elle semble à la fois inquiète, énervée et en même temps absente. Derrière elle, un enfant de huit ans environ est assis

à la fenêtre. Elle lui tourne le dos. C'est lui qui a poussé ce cri. Le métro freine brutalement et s'arrête sans aucune raison. L'enfant commence à gesticuler devant la vitre, il agite ses bras de manière totalement désordonnée. Une femme d'âge mûr vient s'asseoir à ses côtés. Elle se penche vers lui et lui parle très doucement. Apparemment, elle le rassure. Le métro se remet en marche. On arrive à la station. La femme debout, qui semblait plongée dans la plus grande indifférence jusque-là, se retourne enfin vers l'enfant. Elle l'appelle, il se lève et ensemble ils quittent le métro.

Une femme trop grande, trop ronde vient s'asseoir à la place de "l'enfant au cri strident". Elle a dans ses bras un bébé à qui elle parle et qu'elle berce comme on berce un nouveau-né. Nous regardons la scène : c'est un baigneur. La femme d'âge mûr, ayant déjà rassuré l'enfant précédemment, entame la conversation avec cette mère. Elle se penche vers le baigneur avec curiosité et tendresse. Elle lui parle. Elle est certainement en train de lui demander comment s'appelle ce "bébé". Elle entraîne l'homme à ses côtés dans la conversation qui acquiesce avec sourire. La mère rayonne. La discussion continue comme si tout était normal. Nous arrivons à Louise. Nous quittons le métro.

Le soir en rentrant, nous nous arrêtons net devant une poubelle sur le trottoir. Deux jambes en plastique dépassent. C'est un baigneur.

DE PARC EN PARC

1h30 “*Le tour des Parcs*” ; “*Les 3 phases du parc Baudouin, plus loin un petit cours d’eau puis l’hôpital UZ, on bifurque parc royal, puis parc des Fleurs, vue splendide sur Bruxelles*”, “*Rien ne vaut la Jeunesse !*”

En parlant du parc Baudouin, Miguel évoque la Suisse. Peut-être le bleu et le vert font-ils le lien entre ce parc et ce pays. Pour Godard, ces deux couleurs définissaient aussi Lausanne que le réalisateur a filmé à l’occasion du 500^e anniversaire de la ville. C’est bien évidemment un film “de” et non pas un film “sur” que réalise Godard. Il filme la ville, et compose une lettre qu’il adresse à son commanditaire, Freddy Buache qui dirigeait à ce moment-là la cinémathèque de Lausanne : *Tu vois cette ville, je pensais qu’il y avait quelque chose [...] Je leur avais dit le ciel et l’eau. Mais en tournant, petit à petit j’ai vu que c’était entre le vert et le bleu. [...] Tu te souviens il y a Wittgenstein qui disait “si jamais on s’était trompé si on avait appelé le bleu le vert”. [...] Le vert, le ciel, la forêt, c’est le roman, l’eau c’est le roman ; la ville c’est la fiction, c’est la nécessité de la fiction et elle peut être belle à cause de ça [...]*¹⁷.

17. Jean-Luc Godard, *Lettre à Freddy Buaché*, 1982, 10 mn 06 s.

FLORAIR 3

Sur le buffet, repose un porte-bouteilles avec un Saint James (Royal Ambré – 40° Martinique). L'objet est soigneusement sculpté. S.A.L.V.A.T.O.R.E se découpe clairement à la base.

Deux sœurs habitent le même bâtiment et partagent leur vue opposée : l'une voit devant, l'autre derrière. “*Il faut faire la connaissance de la vue de l'autre côté.*” Elles s'appellent et se racontent.

De Tarifa à Tanger

Depuis la fenêtre, la forme légèrement en “V” du paysage fait penser, pour certains, à Tarifa.

À la manière de Proust dans *Le temps retrouvé*¹⁸, marchons sur ce pavé et transportons-nous, à 1 200 km de là, de l'autre côté de la Méditerranée à Tanger, en face de Tarifa, plus précisément à Larache. Jean Genêt, qui dans son premier poème disait qu' “écrire était lever toutes les censures¹⁹”, y est enterré, enroulé dans une toile de jute avec inscrit dessus, à sa demande, les mots suivant : “travailleur immigré”.

Retour en Belgique avec Baudelaire, “un autre exilé volontaire”. Curieusement, c'est en visitant l'Église Saint-Loup à Namur, dont il affectionnait particulièrement l'architecture, qu'il s'écroule victime d'une attaque cérébrale. Il meurt le 31 août 1877. Quelques années plus tard, son éditeur,

18. Marcel Proust, “À la recherche temps perdu”, 1927, in *Pages choisies*, Classiques Illustrés Vaubourdrolle, Librairie Hachette, 1958. p. 75.

19. Jean Genet, *Chants Secrets*, Gallimard, “collection L'Arbalète”, 1945.

Poulet-malassis, est condamné par le Tribunal Correctionnel de Lille à la destruction des *Épaves*. Il faut attendre 1949 pour que la Cour lève la censure dressée à l'encontre des *Fleurs du Mal*. “Ne méprisez la sensibilité de personne. La sensibilité de chacun, c'est son génie” a-t-il écrit.

Nous redescendons. L'entrée sous pilotis de Florair 3 est rectangulaire. Seuls à l'extérieur 4 pylônes soutiennent le bâtiment. 1 à chaque angle et 2 autres au centre. 9 plaques carrées entre les 2 extrémités. On voit encore la pente douce dessinée pour les poussettes par l'architecte Van der Looven “en bon père de famille”, puis les marches. Les pousses d'herbes se sont multipliées. Une fenêtre et une porte, puis une autre porte.

Le Potager

Plus au nord, il y avait un potager à l'emplacement du terrain de foot. Là où le père de Miguel cultivait sa terre, “*non loin de l'avenue Crocq qui remonte*”. Ici, un jardin collectif. Le potager change d'appellation, l'espace de subsistance devient un espace nourricier dit “partagé”.



*PAS À PAS #02, JOUR DE LA LECTURE PERFORMÉE DU "RÉCIT DE TERRITOIRE"
LE 25 MARS 2017, QUARTIER FLORAIR, JETTE / BRUXELLES (Ph. NB_HR)*

FLORAIR 4

D'un côté nous avons le parking, les maisons en brique rouge et les parcs. De l'autre, le quartier Florair et le complexe sportif. Florair 4 diffère des autres bâtiments. Il est constitué de deux blocs légèrement décalés. L'entrée latérale repose sur 3 piliers en forme de "U" inversé qui occupent toute la largeur de l'entrée. Ils sont larges et massifs. Le hall d'accueil est situé à proximité immédiate de l'entrée latérale. Il est vert et fleuri. Le sol est en granit noir lézardé de vert. On entre.

Un papier imprimé glissé dans une pochette plastique est accroché au panneau d'information : en majuscules "POUVEZ-VOUS NETTOYER VOS CHAUSSURES SUR LE PAILLASSON SVP ! MERCI". Un chien, un poisson et des oiseaux veillent.

"L'homme en blanc"

Nous montons, Louisa et Miguel nous accueillent. La fenêtre de leur salon donne sur le nouveau complexe sportif. Non loin d'Horta et de l'hôpital Brughmann, il y a aussi un autre lieu où les gens nous disent venir pour se faire soigner. C'est une autre architecture. Elle est originale, au sens propre du terme, ses matériaux proviennent des sources singulières et peu répandues. Il s'agit de Notre Dame de Lourdes à Laeken présentée comme une annexe de la version originale. "*Ils ont eu une vision et après ils ont fait la grotte*" nous raconte Louisa. Les pierres de la première ont servi à construire

la seconde nous dit-on. La construction de cette annexe devait épargner aux personnes malades un pèlerinage trop long.

Marchons jusqu'à cette grotte : 7 bancs sont disposés devant et posés de part et d'autres de l'esplanade laissant dégagée une allée de circulation entre les deux. Sur le fronton de la grotte, 8 lettres et 2 mots, "*Ave maria*" écrits en néon blanc, sont suspendus au-dessus de l'autel. Ils sont recouverts de pics métalliques pareils à ceux que l'on peut trouver sur les fenêtres pour chasser les pigeons. La vierge n'est pas loin, elle a les yeux au ciel, les mains jointes et se tient debout sous un arceau de lumière aussi en néon blanc. Des ex-voto, des Jésus, d'autres vierges, des inconnus, des chapelets, des fleurs, des pages de missels sont suspendues à un fil comme du linge, posés sur des recoins ou accrochés aux parois. Des chaises de prières sont alignées sur le pourtour. Une femme assise égraine un chapelet. Ce n'est pas une personne présente pour accueillir les visiteurs mais une habituée du lieu qui vient et revient pour remercier Dieu. Elle avait mal au dos.

Le Chemin de croix est derrière. Il serpente et les tableaux se succèdent : l'arrestation I, la portée de la Croix II, le genou à terre III, IV, V, VI jusqu'à XIV.

"*L'homme en blanc*" n'est pas loin. Il a d'ailleurs déjà été aperçu sur l'avenue de Greef, sa présence ayant interpellé certains de ses habitants : "*C'est qui l'homme en blanc ?*", "*C'est le pape, Maman.*"

Une entrée remarquable sur l'avenue de Greef à l'image de l'entrée du Christ à Bruxelles en 1889, celui de James Ensor, sur la banderole on peut lire : "Vive l'asocial." À travers le carnaval, il décrit un

monde à l'envers et anarchique. Le tableau est refusé au Salon des XX. L'Académie des Beaux-Arts reste pour lui une "boîte à myopes". Émile Verhaeren, poète des vers libres mais aussi critique d'art, soutient le peintre mais ce dernier abandonne la peinture et se consacre à la musique, à l'harmonium.

D'autres célébrités croisèrent le chemin des Florairs car à Florair "*on vit le stade*", nous rappelle Nathalie et Henrietta : Johnny Halliday ou encore U2 y sont passés. Le Heysel est tout proche.

L'ascenseur

Mis en service en 1969 et rénové en 2005. Poids 320 kg.

Par la fenêtre, les arbres

Nous montons.

Sofiane est assis à côté de nous, l'œil vif et curieux. Florair, pour lui, c'est Valentine. Il aime regarder les grues depuis la fenêtre. Il aime aussi écouter : "*on entend les arbres, Maman*" dit-il. Au loin toujours les arbres, le vert, l'Yeuse, le chêne du Baron Perché est proche.

Nous montons à nouveau, le Baron est toujours là, vieilli et fatigué. Depuis le début du livre, son frère narre l'histoire de son aîné :

Pour le moment, je ne sais pas ce que nous apportera ce 19^e siècle, qui a mal commencé et qui continue plus mal encore. [...]

Tant que j'avais mon frère, je me disais : il pense pour nous tous, et moi je n'avais qu'à me laisser vivre ! [...] Maintenant qu'il n'est plus là, je sens que je devrais méditer sur bien des choses : la philosophie, la politique, l'histoire. Je me suis abonné à des gazettes, je lis des livres, je me casse la tête. Mais ce qu'il voulait dire, je ne le trouve pas là. Sa vérité était d'un autre ordre. Elle avait quelque chose de total, elle ne pouvait pas s'exprimer par des mots. Mais uniquement en vivant comme il vécut. C'est en restant impitoyablement lui-même, comme il le fit le jour de sa mort, qu'il pouvait donner quelque chose à tous les hommes.

Je me rappelle le début de sa maladie. Nous nous en aperçûmes à ceci qu'il avait transporté sa couche dans le grand noyer, en plein centre de la place. Jusque-là avec son instinct sauvage, il avait toujours tenu caché ses retraites nocturnes. Il avait – à présent – constamment besoin d'être vu par les autres. Mon cœur se serra : j'avais toujours pensé qu'il n'aimerait pas mourir seul ; c'était peut-être déjà un signe. Nous fîmes monter un médecin jusqu'à lui, au moyen d'une échelle ; l'homme de l'art, quand il redescendit, ouvrit les bras avec une grimace. Je gravis moi-même l'échelle.

– Côme, commençai-je, tu as maintenant 65 ans passés, tu ne vas pas rester là-haut ? Dorénavant, ce que tu voulais dire, tu l'as dit, nous l'avons compris, ça a été une grande force d'âme que la tienne, tu as gagné ; maintenant tu peux descendre. Même pour

ceux qui ont passé toute leur vie en mer, il vient un âge où l'on débarque.

Résultat nul. Il fit "non" de la main. [...]

Un matin cependant, nous ne le vîmes ni dans son lit, ni dans son fauteuil ; nous levâmes les yeux effrayés ; il était monté au sommet de l'arbre et siégeait à califourchon sur une branche extrêmement haute, avec une chemise pour tout vêtement.

— Mais que fais-tu là-haut ?

Il ne répondit pas. Il était presque raide. Il semblait ne tenir là que par miracle. Nous préparâmes un grand drap, de ceux qui servent à la récolte aux olives ; nous étions une vingtaine à le tenir tendu, craignant qu'il ne tombât. [...]

Côte, tout là-haut, ne bougeait absolument pas. Le vent se leva, un vent du sud-ouest ; la cime de l'arbre se balançait ; nous étions sur le qui-vive. À ce moment, une montgolfière apparut dans le ciel.

Des aéronautes anglais s'essayaient à voler sur la côte. C'était un beau ballon orné de franges, de nœuds et de festons, avec une nacelle d'osier : dedans, deux officiers aux épaulettes d'or, coiffés de bicornes pointus, regardaient dans leur lunette d'approche le paysage au-dessous d'eux. Ils braquèrent leurs lunettes sur la place ; un homme au sommet d'un arbre, un drap tendu, cette foule, c'était là d'étranges aspects du monde, vraiment...

Côte, de son côté avait levé la tête et observait attentivement le ballon. Soudain la montgolfière fut prise dans un tourbillon, elle commença de glisser dans le vent, en tournant comme des toupies, et fut déportée

vers la mer. Les aéronautes, sans perdre courage, s'évertuaient à réduire, à ce qu'il me parût, la pression du ballon, en même temps qu'ils lançaient l'ancre dans l'espoir qu'elle accrocherait une prise. L'ancre volait dans le ciel, argentée, pendue à une longue corde ; suivant obliquement la course du ballon, elle passa au-dessus de la place et dansa à peu près à la hauteur du noyer. Nous eûmes peur pour Côme. Nous étions loin de nous attendre à ce que nous verrions l'instant d'après.

Au moment où l'ancre glissait tout près de Côme à l'agonie, il fit un de ces bonds qui lui étaient habituels au temps de sa jeunesse et s'agrippa à la corde, les pieds sur l'ancre et le corps ramassé. C'est ainsi que nous le vîmes s'envoler, entraîné par le vent, freinant à peine la course du ballon — et disparaître au-dessus de la mer.

La montgolfière, après avoir traversé le golfe, put atterrir sur l'autre rive. L'ancre traînait, nue au bout de la corde. Anxieux de la route à suivre, les aéronautes ne s'étaient aperçus de rien. On suppose que le moribond avait disparu en plein vol, au milieu du golfe.

C'est ainsi que disparut Côme : il ne nous accordera même pas la satisfaction de le ramener sur terre après sa mort. Sur la tombe de notre famille, une stèle célèbre sa mémoire, avec l'inscription que voici :

Côme Laverse du Rondeau

Il vécut dans les arbres

Aima toujours la terre

Monta au ciel

Tandis que j'écris, je m'interromps de temps

en temps pour aller à la fenêtre. Le ciel est vide ; pour nous, les vieux d'Ombreuse, habitués à vivre sous nos vertes coupoles, il fait mal à voir. On dirait que les arbres ont cessé toute résistance après le départ de mon frère, ou que les hommes ont été pris de la rage des cognées. [...]

Ombreuse n'existe plus. Quand je regarde le ciel vide, je me demande si elle a réellement existé. Ces découpes de branches et de feuilles, ces bifurcations, ces lobes, ces touffes, fouillis menus et innombrables ; ce ciel dont on ne voyait que des éclaboussures ou des pans irréguliers ; tout cela n'existait peut-être seulement pour que mon frère y circulât de son léger pas de mésange. C'était une broderie faite sur du néant, comme ce filet d'encre que je viens de laisser couler, page après page, bourré de ratures, de renvois, de pâtés nerveux, de tache, de lacunes, ce filet qui parfois égrène de gros pépins clairs, parfois se resserre en signes minuscules, en semis fins comme des points, tantôt revient sur lui-même, tantôt bifurque, tantôt assemble des grumeaux de phrases sur lits de feuilles ou de nuages, qui achoppent, qui recommence aussitôt à tortiller et court, court, se déroule, pour envelopper une dernière grappe insensée de mots, d'idées, de rêves – c'est fini.

Février 1957²⁰.

“Le monde va finir”, disait Baudelaire. Il disait également que “la seule raison pour laquelle il pourrait durer c'est qu'il existe²¹”.

20. Italo Calvino, *Le Baron Perché*, Folio, 2002, p. 387-394.

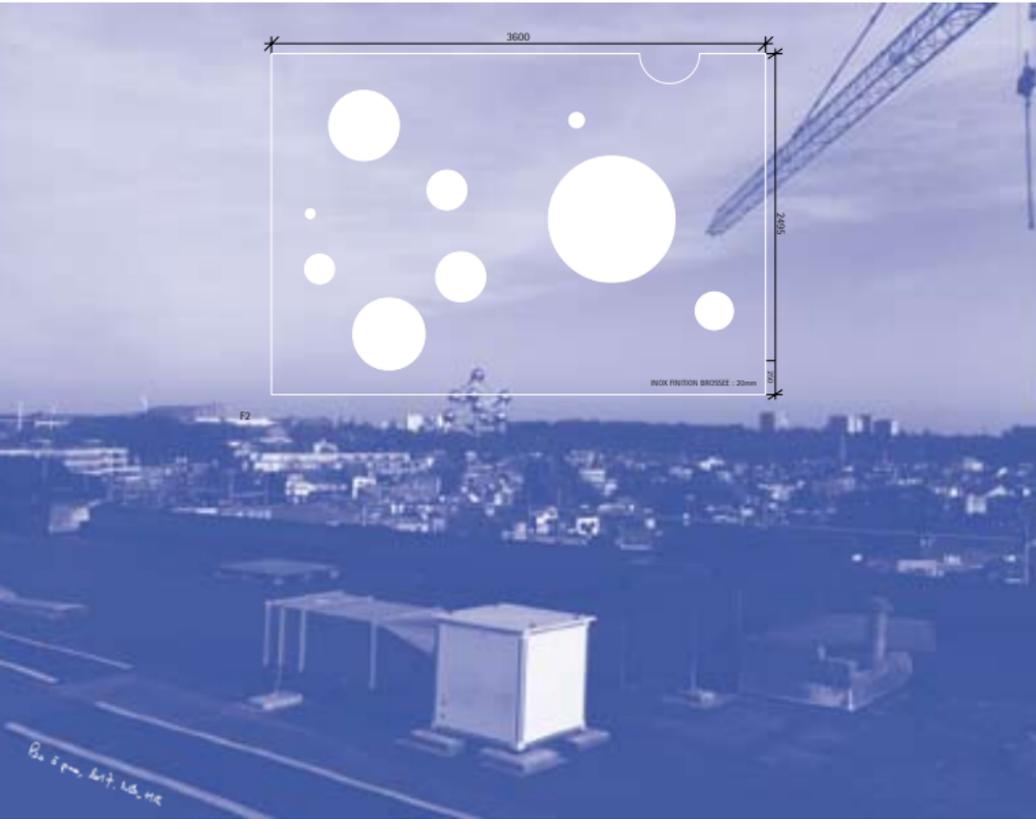
21. Charles Baudelaire, *Op. cit.*, p. 82.

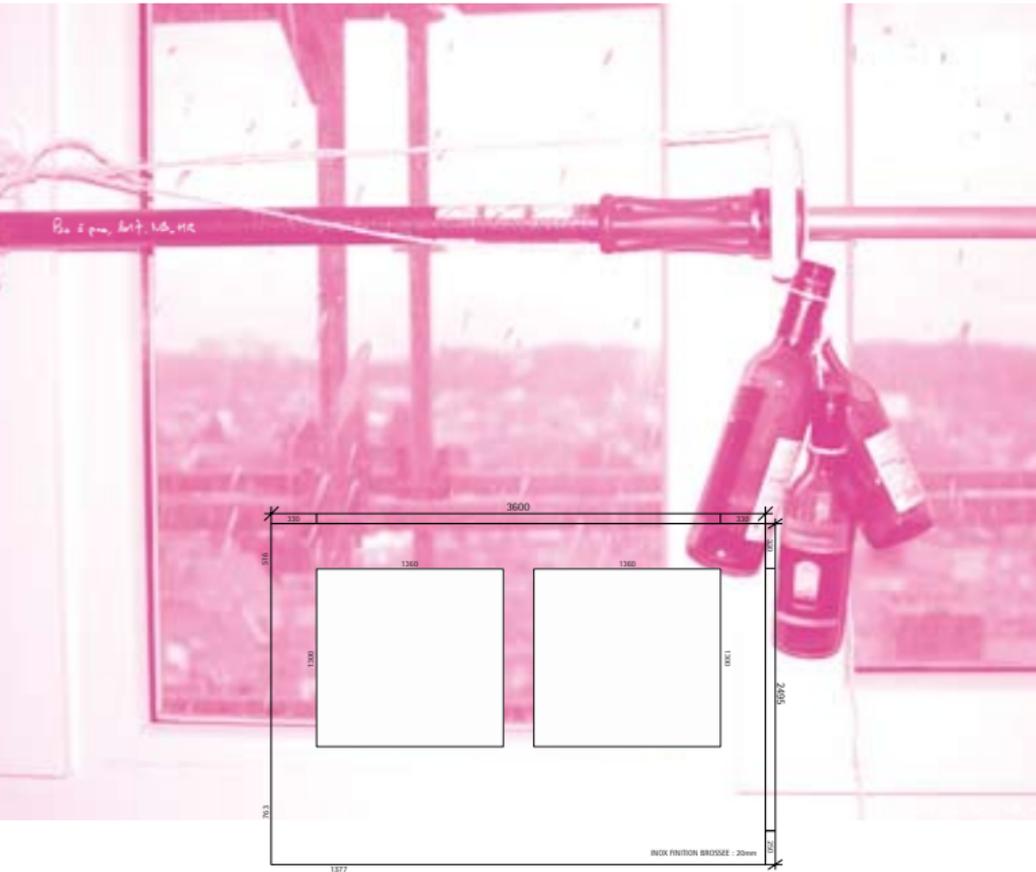
ÉPILOGUE

Les fleurs qui parsèment les tapisseries ont fané avec le temps. Un papier est scotché sur le verre de la fenêtre. Dessus est écrit à la main : “Ne pas ouvrir cette fenêtre SVP. Charnière droite cassée.” Sur le mur reste accroché un crucifix avec une branche de rameau. Une croix rappelant celle suspendue au cou de la femme de Magritte. Ce pendentif aurait occasionné une brouille entre Magritte et Breton, Breton n’ayant pu s’abstenir d’un commentaire à ce sujet. Le succès aidant, Magritte a depuis quitté Jette avec sa femme pour un appartement plus grand à Schaerbeek. Le départ du couple de la rue Essegheem marque la fin des réunions surréalistes hebdomadaires.

Le temps passe. 18 mois exactement. Celui de notre passage à Florair. Le chantier continue et avec lui ces phases de changement et de transformation. Des lueurs bleues, jaunes, roses et vertes s’intensifient à la nuit tombée. À ces couleurs s’associent des formes : cercle, carré, triangle et rectangle. Par la fenêtre toujours les arbres, le vent et les feuilles. L’appartement vide est rénové, un nouvel occupant arrive.

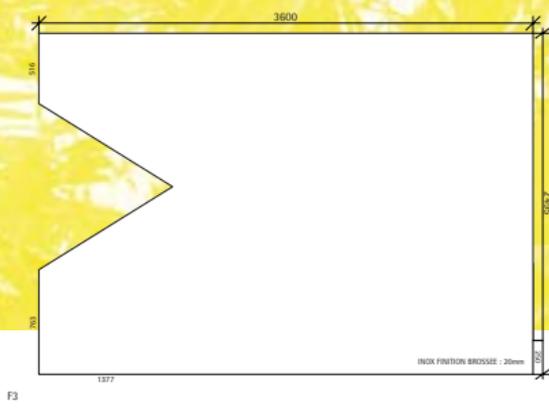
Décembre 2016

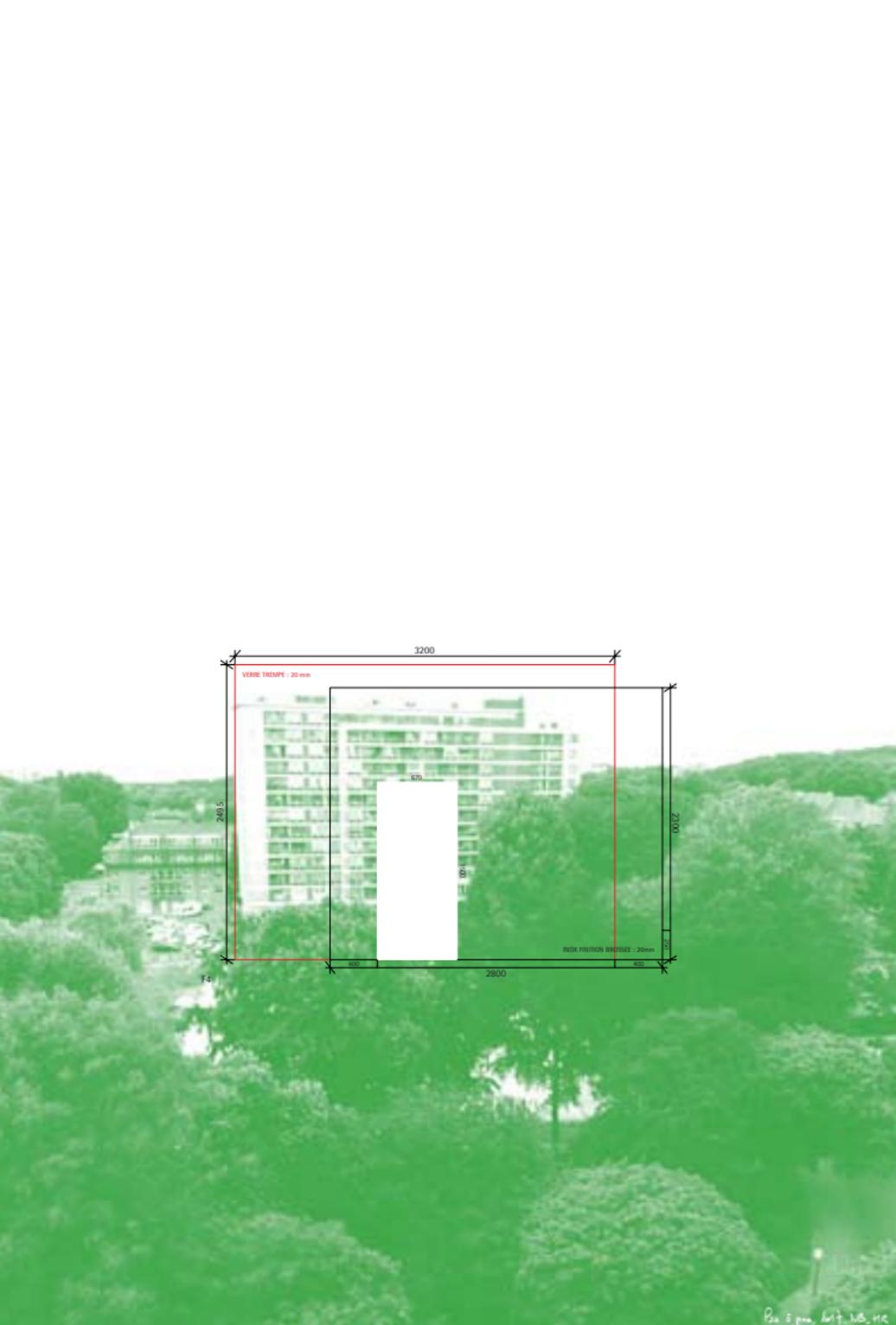




F3

me has ouvert cette
fenetre S.V.P.





POST-SCRIPTUM

Les mots ou les expressions entre guillemets et en italique sont empruntés aux habitants du quartier Florair.

Ouvrages, revues et coupures de presses

Artstudio, Images du Nord, Automne 1990 – *Centre Presse*, “L’incroyable équipée d’un lycéen amoureux”, vendredi 29 janvier 1982 – Charles Baudelaire, *Fusées, Mon cœur mis à nu, La Belgique déshabillée*, 2002 – Claude Lévi Strauss, *La pensée sauvage*, 1962 – Émile Verhaeren, *Les Villes Tentaculaires précédées des Campagnes Hallucinées*, 1949 – Guy Palus, *Jette : mémoire en images*, 2009 – Italo Calvino, *Le Baron Perché*, 2002 – *La Maison, Revue mensuelle d’Architecture de décoration et d’art ménager*, n°8, août 1957 et n°8, août 1960 – Lise Grenier, Aurélie Akerman, Catherine Boulègue, *Cités-Cinés*, 1987 – Marcel Proust, *Pages choisies*, 1958 – Marcel Broodthaers, “Les confessions du siècle”, *Le patriote illustré*, 9 mars 1958, n° 10 – Marcel Broodthaers, “Gare au Défi”, *À la galerie Aujourd’hui*, 4 novembre 1963 – Pierre Puttemans, *Bruxelles est-elle une ville à vendre ?* 2003 – Jean Genet, *Chants Secrets*, 1945.

Personnalités ou personnages cités dans le récit

André Breton – André Waterkeyn – Boule et Bill – Charles Baudelaire – Claude Lévi-Strauss – Émile Verhaeren – Ettore Scola – Félicien Rops – James Ensor – Geert Van Istendael – Guillaume De Greef – Italo Calvino – James Ensor – Jean Genêt – Jean-Luc Godard – La femme au baigneur – L’enfant au cri strident – Marcel Broodthaers – Marcel Proust – Nanni Moretti – Philippe Geluk – Rachid Hirchi – Rémy Vander Looven – René Magritte – Victor Horta.

Photos décrites

Ascenseur de Florair 2. Ascenseur de Florair 4. Brève sur la vitrine de Phila-Jette. Cadenas porte-bouteilles. Carte postale de Jette sur Mer. Cartels de l'Atomium. Cartels de la Maison Magritte. Graffiti sur les colonnes de Florair 1 "H et N" (N à l'envers). Graffiti : "Femme réveille toi", "combien", "feu", "boom". Hall sous pilotis de Florair 1, 2, 3 et 4. Histoire de la commune de Jette (le petit Molenbeek, l'Arbre Ballon, La place au Miroirs, la place du marché de Jette). Lampe à huile de Florence. Notre Dame de Lourdes ("Ave maria", "Chemin de croix", "ex-voto", "la visiteuse soignée"). Plaque "square Léopold" fixée à l'envers sur un poteau. Pochette plastique de Florair 4 "POUVEZ-VOUS NETTOYER VOS CHAUSSURES SUR LE PAILLASSON SVP ! MERCI". Porte-bouteille sculpté S.A.L.V.A.T.O.R.E. Porte-fenêtre sans poignées de Florair 1. Quartier de Beverly Hills (James Dean, Gérard Philippe, Luis Buñuel, Chaplin, Bourvil, Marilyn, Audrey Hepburn, Jean Gabin, Yves Montand, Laurence Olivier, Éric Von Stroheim, Tom et Jerry, François Truffaut, Alfred Hitchcock, Charles Vanel et Luigi Visconti). Vues sur Jette et Bruxelles depuis Florair 1, 2, 3 et 4. Rue couverte avec tapis de Florair 2. Toit-terrace avec tuyauterie de Florair 3 et vues sur la ville. Les fleurs qui ne fanent pas de Florence. L'aquarium et les oiseaux de Florair 4. L'appartement vide. Papier scotché sur le verre de la fenêtre "*Ne pas ouvrir cette fenêtre SVP. Charnière droite cassée*".





PRÉAMBULE	8
RETOUR EN ARRIÈRE	
Le 19 ^e	12
La construction : mathématique, technique et rythmique	15
L'installation	17
FLORAIR 1	
L'espace sous pilotis : H et N	20
Bricolage et autres histoires surréalistes	20
ENTRÉ FLORAIR 1 ET LE NOUVEAU COMPLEXE SPORTIF	21
"La rue couverte" de Florair 1 : l'épopée d'un lycéen amoureux	24
FLORAIR 2	
L'ascenseur	28
Le toit : Beverly Hills	28
La lampe à huile : Florence et Denise	30
L'Atomium	30
Description de l'Atomium par son inventeur	31
Un poète sur le chantier : Marcel Broodthaers	32
De l'Atomium au soleil : Diogène et le Baron Perché	35
DE BANC EN BANC	37
LA POUBELLE ET LE BAIGNEUR	37
DE PARC EN PARC	39
FLORAIR 3	
De Tarifa à Tanger	40
Le Potager	41
FLORAIR 4	
"L'homme en blanc"	43
L'ascenseur	45
Par la fenêtre, les arbres	45
ÉPILOGUE	50
POST-SCRIPTUM	55
Ouvrages, revues et coupures de presses	56
Personnalités ou personnages cités dans le récit	56
Photos décrites	57

